

Male peine

Jean-Yves Pidoux

Ce texte va raconter, réfléchir, critiquer l'absurde et cocasse affliction d'un homme — qui est moi — en partant de l'idée que cette peine exprime un délire masculin caractéristique. Il mettra l'accent sur le fait que cette masculinité-là — ou plus exactement cette manière masculine d'envisager la sexualité — ne fait pas la part belle aux femmes, et aussi qu'elle ne laisse pas les hommes en paix. Il va en rendre compte via un procédé stylistique destiné à évoquer la confusion des sentiments et des pensées : il voudrait restituer les imbrications entre raison et égarement, entre déductions et anxiétés, traduire la multiplicité et l'interdépendance entre fantasmes et lucidités. D'où le balancement entre l'expression à la première et à la troisième personne, qui veut suggérer la proximité et la distance qu'un être humain peut construire par rapport à soi — le « je » n'étant d'ailleurs à maintes reprises pas plus familier que le « moi » ou le « lui ». D'où la tentative contradictoire de sérier les divagations tout en montrant le caractère flou, associatif et enchevêtré.

Cet homme-moi est un mâle ordinaire, et ordinairement dominant ; dans son métier, dans ses relations sociales, il aime le pouvoir, mais plutôt courtoisement. Il n'est pas à l'aise avec la domination. Le malaise peut prendre des formes anodines, tel le soutien aux équipes sportives qui perdent ; il prend aussi des aspects plus estimables, socialement parlant : cet homme, à travers divers engagements intellectuels et politiques, veut marquer sa solidarité avec les démunis et les dominés.

Et avec les femmes. Cet homme-moi pense que le féminisme a été une des forces de renouveau social parmi les plus importantes des dernières décennies. Il pense que le mouvement des femmes est une chance pour elles, mais aussi pour eux-nous, les hommes, puissants esclaves qui maudissent la vie, esclaves du fait qu'ils vampirisent et violentent des esclaves.

Je ne sais pas si les hommes peuvent se montrer très lucides sur les rapports de genre. Bien sûr, la domination qu'ils exercent est le plus souvent aveugle et machinale. Mais des moments surgissent, où ils entrent en contradiction avec cet exercice obtus ; leur identité dominatrice peut se gripper, s'affoler ; les rôles réciproques entre hommes et femmes ont alors une chance de se fissurer. Je voudrais suggérer qu'un potentiel d'élucidation réside pour les hommes, dans de telles fractures de leurs identités.

L'auteur espère échapper à ce que décrit Nicole-Claude Mathieu (1991 : 222) : « l'attitude du dominant subtil », capable de reconnaître et de décrire la domination masculine, mais qui la dénie dans le même moment « en faisant de l'opprimée *dans sa pensée à lui* un sujet libre et égal *dans sa pensée à elle* (elle consent). » La réflexion proposée ici est centrée sur la masculinité, pas sur les femmes. Il s'agit de mettre en doute l'idée qu'il existe « un champ de conscience structuré et donné pour les dominants, et de toute façon cohérent face à la moindre menace contre leur pouvoir » (id. : 141).

Les hommes pro-féministes peuvent tenter de mettre en évidence le fait que les clivages, les désaccords, les hiatus, les contradictions existent dans la conscience

des hommes singuliers. Il n'y a pas de complot masculin collectif, machiné en toute connaissance de cause par une classe de sexe rangée « comme un seul homme » sous la bannière patriarcale. La domination s'exerce aussi localement et de manière contingente ; lorsque les hommes sont confrontés existentiellement aux apories de cette domination, il y a une chance (faible, mais pas nulle) que celle-ci soit mise en crise plutôt qu'elle ne se crispe et s'exacerbe. Les bénéfices que retirent les hommes de l'exploitation et de la domination peuvent aussi être assortis de plaies, de confusions et de deuils. La participation spécifique des hommes à la critique de la domination masculine pourrait résider là, dans la présentation et la réflexion de ces fissures en eux, dans l'interprétation — à la fois empathique et sarcastique — de leurs fantasmes. Là où l'oppression les étreint eux aussi, là où, sinon opprimés, ils sont oppressés, il y a une chance que les hommes mettent en cause la violence qu'ils exercent.

Je voudrais que ce qui suit soit considéré dans sa valeur d'exemple et non d'exemplarité. A travers la narration d'un événement isolé, je veux témoigner des conséquences que de telles « pannes de la domination » peuvent avoir sur un homme. Je tente, à travers ces fragments d'un discours amoureux et haineux, de rendre compte d'une tentative (acharnée et précaire) de se mettre à distance de soi-même. D'où les matériaux et ébauches d'analyse qui vont suivre, et qui sont loin de fournir un modèle d'analyse. Je ne me cache pas l'aspect curatif qu'a représenté pour moi l'écriture de ce texte ; j'ai eu honte, et j'ai eu honte d'avoir honte. J'essaie alors, en balançant entre déballage et tentative d'objectivation de mon propos, entre épanchement et ironie, de procéder à l'extraction de certains traits masculins, dont je fais l'hypothèse qu'ils ne sont pas entièrement idiosyncrasiques.

L'amour au loin

Les hommes rejettent celles qu'ils aiment, dépendent de celles qu'ils s'approprient. Cet enchevêtrement est apparu dans sa mesquine splendeur lors d'une réaction fugitive et brutale de cet homme-moi, à qui cette femme-toi a raconté un épisode de sa vie.

Elle a dit avoir une fois, dans une grande ville lointaine où elle était étrangère, pris au hasard un homme inconnu. Elle a rencontré cet homme-lui dans la rue, ils ont échangé des regards, elle lui a fait comprendre qu'il devait ou pouvait la suivre, elle l'a emmené chez elle et ils ont fait l'amour, sans échanger un mot.

J'insiste : ce récit est le mien ; j'y ai mis tellement de panique que je suis en peine de dire, aujourd'hui, si ce que tu m'as raconté est bien ce que je rapporte : vous êtes-vous rencontré dans la rue, dans un restaurant ? t'a-t-il suivie ou t'es-tu aperçue qu'il te suivait ? qu'était-ce, ce chez toi d'alors ? Je ne sais presque plus rien de l'exactitude de mon compte-rendu, et je n'ai pas osé demander des éclaircissements. Ce ne sont donc pas de tes actes que je témoigne, mais de tes actes tels que je les ai entendus, perçus, concassés et aiguisés, brisés et recomposés dans mes projections abandonniques et dépendantes. Je ne réfléchis pas sur ta vie, mais sur la place que mon fantasme lui réserve. Dans ce qui suit, ton immoralité et mon rigorisme sont interdépendants, et sont également imaginaires.

D'ailleurs, je sais déjà que cette histoire n'est pas entièrement vraie ; en tout cas le pur anonymat dans lequel elle a commencé ne s'est pas maintenu dans le temps : ces deux êtres se sont connus au-delà de leur rencontre sexuelle, unique objet de mon obsession. Plus tard, tu m'as avoué savoir encore son nom — donc il a fini par avoir un nom pour toi. Mais de cela mon fantasme n'a cure : il ne retient que la brève rencontre silencieuse.

J'ai détesté cette histoire, j'ai haï cette femme aimée. J'ai ruminé, remâché cet épisode ; le passage tacite et subit de l'espace public à une intimité silencieuse des corps nus m'a fasciné, révolté — et celle qui l'a fait n'était pas contrainte, mais intelligente, saine d'esprit, littéralement « aimable » ! Puis j'ai tenté d'apprivoiser ce qui me le rendait abominable.

Cet homme-moi reconstruit un récit pour qu'il corresponde à ce qui le dégoûte et l'attire ; il s'aménage une place où règnent ensemble la fascination et la condamnation. Tout en les honnissant, il sacrifie aux poncifs littéraires et cinématographiques : brève rencontre, coup de foudre ou appel des sens, tout le fatras de l'immédiateté des pulsions ou des sentiments. Il y retrouve ces films complaisamment machistes, prétendument progressistes, qui, comme le *Dernier tango à Paris* (tel du moins qu'il est resté dans sa mémoire), mythifient le moment où deux êtres luxueusement délaissés se rencontrent en un désespoir furieux, et, inévitablement, font l'amour sans se connaître et avant même de se parler.

La catastrophe est que ce salmigondis de désir et d'immédiateté a existé en dehors de la fiction, il en a une preuve dans un récit qui lui a été expressément destiné. Cette femme-toi y a non seulement cru, elle s'y est adonnée, elle y a « sacrifié » (mais quoi ?).

Cet épisode ne doit évidemment pas voiler le fait que la plupart du temps les femmes sont les victimes de telles tentatives d'extorsion de disponibilité sexuelle ; de cela, je suis choqué et accablé, mais sans être rompu. C'est une certaine inversion des rôles qui a produit en moi des effets de scission.

Bien sûr, ma réaction démontre un puritanisme excessif — je le reconnais volontiers. Quadragénaire à principes, je définis la relation sexuelle comme une relation avec quelqu'un de choisi et d'aimé : j'ai quelque peine à considérer possible que l'on fasse l'amour par simple envie de le faire, sans qu'importe la personne avec laquelle cela se passe — alors sans doute que cette pratique existe : gazettes et magazines s'en font avec complaisance ou réprobation l'écho, en particulier pour décrire les « nouvelles femmes ». Je me vois comme quelqu'un qui ne peut pas tromper l'autre ; lorsque je fais l'amour j'aime, et lorsque j'aime je désire et fais l'amour (si possible, et après une cour assidue et sentimentale). Ces principes sont d'un simplisme et d'une cohérence effarants, et d'ailleurs peu applicables.

Surprise qu'il soit si meurtri, la femme-toi a interrogé l'homme-moi, a voulu savoir s'il serait blessé qu'elle lui parle des hommes avec qui elle a fait l'amour en les aimant. Il répond non, sûr d'accepter qu'une femme fasse l'amour et aime à la fois — à condition, sous-entend-il, que comme lui, elle lui garde une exclusivité le temps de leur amour à eux deux. Certes, il ne peut s'empêcher de trouver très dommage qu'elle ait connu et aimé d'autres hommes avant lui... Mais enfin, il n'est pas la gent masculine à lui tout seul, et, blague à part, la conjonction entre aimer et faire l'amour correspond à sa vision du couple : il n'est donc pas jaloux des amants qu'elle a aimés. Ou plus exactement il n'en est pas jaloux parce qu'elle ne les aime plus. De l'homme-lui, qu'elle n'a pas aimé, il n'est pas jaloux non plus : elle n'a rien donné à cet inconnu lointain et indifférent — à moins que : ne lui a-t-elle pas précisément donné le fait qu'elle ne lui prenait que son corps ?

Dans les moments de crise, à chaque fois que tu témoignais de ton désir pour moi, j'entendais en arrière-fond : « Rappelle-toi, j'ai fait autant et peut-être mieux avec un autre homme ; rappelle-toi que peut-être tu n'es, maintenant, pas plus aimé que lui, que je n'aimais pas, que j'ai prélevé pour mon bon plaisir dans un endroit de hasard. Vois ce

qui m'est arrivé une fois, et affole-toi : ce que j'ai fait, je puis le refaire, selon mon bon plaisir, les occasions et mes caprices ».

Il en revient toujours là, il est obsédé par l'énigme : comment a-t-elle pu baiser sans aimer ? Il se sent incapable de le lui pardonner (mais au fait lui demande-t-elle pardon ? non, pourquoi le ferait-elle ?), assurément parce qu'il se sent incapable de faire ce qu'elle a fait, incapable d'aborder une inconnue et, a fortiori, de « tirer son coup », de « se faire » une fille sans lui parler, après l'avoir « levée » dans la rue. Ce constat le conduit en même temps au vague regret de n'avoir jamais vécu cette situation, au doute qu'elle ait jamais pu exister pour quiconque, au fantasme qu'elle surgisse à chaque coin de rue, et au haut-le-cœur moraliste face à ceux et celles qui s'adonnent à une telle vilenie.

Il est possible que, pensant cela, je réproue insidieusement le fait qu'une femme fasse librement usage de son corps. Mais je ne réproue pas le fait qu'elle ait confisqué un apanage des hommes. Je réproue aussi que ce soit l'apanage des hommes, qui d'ailleurs, lorsqu'ils se placent dans une circonstance similaire, usent du viol autant que de la séduction ; je considère qu'une telle manière de procéder est pour un homme un acte outrepassant, indigne et violent. Si une femme reproduit cet acte, je le considère de même, tout en relevant, par « rivalité-solidarité » masculine, que l'homme choisi au hasard aura profité d'une « aubaine » rare : être une proie (évidemment consentante), pour celle dont il aurait sans doute voulu faire une proie (pas nécessairement consentante)...

Le silence est d'or

Cet homme-moi a éprouvé une incompréhensible douleur.

Ou peut-être est-elle compréhensible et répétitive : je me souviens qu'un même accablement m'avait submergé lorsqu'une autre compagne m'avait raconté comment elle avait eu une aventure sexuelle brévisissime avec un garçon rencontré le jour même dans un bar. Je me demande pourquoi on doit me faire part avec tant de constance et de vantardise de ces histoires d'inconstance, à moi l'homme si platement fidèle... Et mon rigorisme me fait surtout réprouver que la misère sexuelle et affective soit assez noire pour que quiconque, homme ou femme, en soit réduit à rechercher un ou une partenaire strictement indifférent (que cela soit en s'achetant des services sexuels rétribués, en les forçant par la violence physique, ou en se les offrant par la séduction — ce que les hommes ne peuvent pas vraiment faire, persisté-je à croire : je ne puis m'empêcher de douter que les beaux Adonis parviennent réellement à « les faire tomber comme des mouches »).

Scandale, révolte et déception : voilà qu'une femme peut faire ce que les femmes subissent d'hommes insistants et insensibles, peut endosser le comportement des hommes les plus vils et les plus méprisants à l'égard des femmes : draguer, prendre, tringler.

Et sans mot dire. C'est même cette femme-toi qui le lui a rappelé en lui racontant un autre épisode de sa vie, dans une autre ville : lorsqu'ils harcèlent honteusement et coincent, dans le désert d'un lieu dit public, quelque adolescente sans défense, les mâles le font en silence, sans parvenir à exprimer leur désir brut et honteux avec des mots, incapables qu'ils sont d'envisager celle qu'ils importunent comme une personne.

Kate Millett, tout au début de *La Politique du mâle* (1971 : 13), évoque un livre de Henry Miller ; elle dénonce et moque justement la proclamation machiste du narrateur. Celui-ci raconte comment il abuse d'une femme, laquelle est bien

entendu décrite comme une salope qui aime ça. La narration de la scène de baise se conclut par ce bouquet final de la muflerie masculine : « Pas un mot, de tout ce temps ».

Or l'épisode que tu as rapporté se caractérise par le silence. Je me représente, à tort ou à raison, ces moments de drague puis de baise sans un mot échangé ; là non plus, « pas un mot de tout ce temps ». Consternation : les femmes peuvent aller jusqu'à rechercher et reproduire cette indignité masculine. On savait déjà les hommes doués pour user des femmes comme des trous silencieux et décoratifs ; il s'avère que les femmes sont en mesure d'utiliser des hommes comme de muets godemichés, et par là même d'endosser de bon gré l'identité de trou aphasique.

Cet homme-moi associe le silence à la violence et à l'échec.

J'ai, une fois, giflé une compagne. Je suis révolté par ce souvenir, qui me rappelle à quels confins j'ai pu arriver, moi qui, affable, me vois comme recherchant la parole et l'échange : lorsque je n'ai plus eu d'argument à faire valoir dans un conflit, je me suis muré dans le coup. Cela n'a pas duré plus d'une demi-minute, mais il me reste de cet épisode une hantise de la non-parole, qui me rend affolé si je ne puis échanger et négocier avec des mots.

Cependant, l'inverse fantasmatique de cette aversion n'est pas loin. En effet, dans la péripétie sexuelle qui lui a été racontée, l'homme-moi voit aussi, bouleversé, la réalisation parfaite d'une utopie : une fête de la nudité, des corps et des sens, qui s'abandonnent au pur plaisir, à la sexualité immédiate, à la jouissance sans langage, sans message, sans image. Il s' imagine une situation limite, idéale dans sa simplicité.

C'est ainsi que se met en place ce que les sociologues appellent un « double standard de valeurs ». Le silence que, dans sa vie, il a expérimenté comme échec de la communication, le silence dont il a lu qu'il pouvait être la quintessence de l'arrogance masculine, il le voit, dans l'épisode en question (où il a peut-être été, simplement, l'expression d'une gêne légèrement pitoyable), comme la manifestation d'une suprême réussite sensuelle : leur rencontre a été si sublime, imagine-t-il, qu'ils n'ont pas eu besoin de parler, leur silence a été celui de la communion des corps.

J'attends en vain un secours que je ne veux pas quémander : que tu dises que ce coït était raté, que tu n'as pas joui, ou peu, ou mal, que telle n'est pas la meilleure manière de faire l'amour.

Mais même si la femme-toi le disait, la blessure demeure : impossible de transformer le fantasme destructeur en fantasme réparateur. Bien que et parce que aimé de la femme-toi, il est angoissé de n'avoir jamais expérimenté cela dans sa vie — serait-ce pour vérifier, soulagé, qu'il est préférable de faire l'amour avec celle que l'on aime.

D'ailleurs, l'idée que baiser ainsi est mal baiser n'est pas vraiment une consolation, et la rivalité mâle s'infiltré : une femme a obtenu d'un homme (ou plutôt, du point de vue masculin obtus : a fourni à un homme), cette disponibilité sexuelle dont les hommes, paraît-il, se languissent. Et dire que, malheureusement, l'orgasme de l'homme-lui est garanti ; lorsqu'un homme fait l'amour, il consent et donc jouit, le veinard, le salaud.

D'ailleurs je ne peux pas détailler, spécifier, concrétiser cet acte sexuel qui prend, comme par hasard, des allures de scène primitive ; je ne sais pas comment l'envisager et ne peux affronter le « comment cela s'est passé ». Je suis écartelé : imaginer un plaisir pur et authentique, mais dans lequel autrui est un simple instrument, je n'y parviens

pas ; et un acte sexuel seulement physiologique, quelconque, trivial et éphémère frottement mutuel d'organes génitaux, me paraît une inconcevable dénégaration de la sexualité.

Il ne croit pas que cela puisse se produire ainsi : il a l'impression qu'il ne peut pas ne pas y avoir un peu d'émotion. Mais alors, celle-ci pourrait-elle s'avérer produite par l'acte sexuel, plutôt que condition de celui-ci ?

Un œil noir te regarde, enfant de Bohême

Tous les hommes n'ont pas été élevés dans la tranquille assurance de leur pouvoir. Ils peuvent aussi avoir grandi dans diverses peurs, dont celle des femmes. Bien sûr, cette peur se transformera en tyrannie, en jalousie, en possessivité insensées. Mais elle pourra prendre en même temps la figure d'une idéalisation, parfois délirante — dont l'homme-moi, dans ses moments auto-ironiques, s'étonne que les femmes ne profitent pas davantage.

Lui a été longuement entraîné, dans son enfance et sa jeunesse, à la vénération et à l'idéalisation de la mère, puis des femmes dans leur ensemble — et peut-être même, en un itinéraire pas si surprenant, du féminisme. Cette adoration est clairement mêlée à de la timidité, voire de la crainte.

Il y a un reflet chez les hommes des « normes schizophréniques qui sont imposées aux femmes. Quelle fille/femme ayant cédé aux 'avances' masculines ne s'est-elle pas, tôt ou tard, fait traiter de 'putain' ? Ne pas céder est une norme et en même temps céder est une norme » (Nicole-Claude Mathieu, 1991, p. 144). Sans les endommager de la même manière, ces normes font aussi des dégâts dans la conscience et les existences masculines. D'où la dichotomie (très masculine, mais impraticable pour toutes et tous) établie entre celles qui sont faciles et celles qui ne sauraient l'être (cas de figure souvent supposé concerner les femmes de la famille). Mais presque toutes les femmes cataloguées dans la catégorie respectable ont une fois cédé, serait-ce à leur conjoint ; n'importe quel mâle, à part celui qui se prendra pour une réincarnation du Christ, sera obligé de reconnaître que sa mère a un sexe et même qu'elle a « fauté » — sinon il ne serait pas là pour s'en offusquer. L'idéalisation des femmes inhérente au modèle familial puritain est, pour les hommes mêmes, contredite par le fait que les femmes finissent par céder, voire désirer et consentir.

Reste que je ne puis me défaire totalement de l'idée que les femmes sont souveraines. Je ne peux m'empêcher de croire que, dans les relations affectives, elles sont systématiquement en position de maîtrise et de force. Ce n'est probablement pas tout à fait faux, mais c'est aussi, peut-être bien, une manière supplémentaire de les assujettir.

En tout cas, j'ai eu beaucoup de peine à reconnaître qu'une femme puisse éprouver un désir qui la submerge ; dans mon idée puérile, les femmes restaient lucides, condescendant éventuellement, selon leur bon plaisir, au désir masculin. Elles ne se prennent pas, elles se donnent, si elles le jugent bon. Je reste enfermé dans la définition patriarcale qui assigne à l'homme la tâche de désirer et à la femme celle d'être désirée. Singulier retournement, typique du puritanisme que je délègue à la femme : je l'investis, elle à qui je ne reconnais pas la faculté de désirer, du pouvoir de décider du sort qu'elle réserve au désir d'autrui. Il est étrange que mon répertoire cognitif reste si pauvre et boiteux, alors que j'ai fait l'expérience délicieuse de la conjonction entre des désirs réciproques.

N'empêche : je n'arrive pas à m'avouer qu'il existe des femmes désirantes, et j'associe leur désir à de la facilité. Alors quand une femme que j'aime et qui m'aime me dit avoir été d'une telle « facilité », déconcertante et absolument anti-sentimentale, je suis

abasourdi. Cela n'entre pas dans mes schémas ; une extraterrestre m'eût paru moins surprenante parce qu'au moins totalement étrange.

L'homme-moi se complaît à imaginer que l'acte sexuel ne se produit qu'au terme d'une élection dans laquelle la femme dispose du droit de veto. Il se rappelle comme d'un moment de grâce le soir où, frustré et charmé, il a entendu une des femmes de sa vie, toute jeune encore, lui chuchoter : « Non, je ne veux pas encore me donner à toi ». Cette promesse et cette demande de délai, il les a entendues comme une déclaration d'amour, bien plus que comme un refus.

Ce n'est pas qu'il rechigne devant le passage à l'acte : il l'éprouve comme une acmé de l'existence humaine. Cette idéalisation, il l'a apprise peut-être à travers l'unique fois où sa mère lui a parlé de sexualité (il ne se souvient pas que son père l'ait jamais fait) ; l'adolescent a depuis lors conçu l'acte sexuel comme une sorte de moment féérique, comme la conséquence ultime de l'amour. Harmonie, fusion des corps, entente absolue, réconciliation sur l'oreiller et le tralala : il a tout gobé, et au fond, en dépit des années et des polochons, il en est encore vaguement convaincu.

My Fair Lady, me unfair baby

Pour distinguer cette enjolivure de ce qu'il connaissait de la misère relationnelle courante, un truc était tout prêt, qui venait consolider un fameux résidu de sentiment infantile d'omnipotence. Tout le début de sa vie sentimentale et sexuelle s'est accompagné de la conviction : « moi seul fais l'amour ». Il n'arrivait pas vraiment à concevoir que toutes et tous les autres le font aussi, aisément et constamment.

Un tantinet d'autocritique m'oblige à retrouver en moi, encore aujourd'hui et malgré tous les démentis apportés par le temps, des zestes de cette volonté puérile d'idéaliser mes propres pratiques et mes propres sentiments, en ignorant ou en dénigrant celles des autres. Vanité autodestructrice à force d'arrogance. Elle est évidemment liée au syndrome masculin de Pygmalion : lorsqu'une femme n'est pas avec moi, j'imagine que quelque chose en elle reste virtuel, que moi seul pourrais lui révéler. D'ailleurs j'ai peine à croire que celles qui ne sont pas avec moi me dédaignent à dessein. Leurs compagnons sont-ils à la hauteur de ce qu'elles attendent d'une relation ? Ne sont-elles pas en attente, en « stand by », en disponibilité affamée ? Quant à la femme qui est avec moi, elle a « tiré le gros lot », bien sûr, et sa vie va fatalement s'épanouir.

Malheureusement (ou plutôt heureusement), lorsque surgit la révélation inévitable et constante que les autres ont aussi une vie sentimentale, amoureuse, sexuelle, que celle-ci est parfaitement estimable ou même légèrement enviable, l'idéalisation de soi et l'idéalisation de la femme qui lui était associée prennent des teintes d'eau de boudin.

Constat autobiographiquement peu réjouissant, d'où tirer une question quelque peu désabusée : un tel homme-moi, dans ses rapports à autrui et à sa compagne en particulier, n'est-il pas resté un fils, au sens des féministes proches de la psychanalyse qui assuraient, en une étincelante formule : « ce n'est pas des hommes que nous, les femmes, en avons assez, c'est des fils » ?

Le féminin éternel

Nul besoin de souligner la contradiction entre la madonisation des femmes et la réalité de leur existence concrète. Cette contradiction renvoie aussi à une catégorisation qui intronise des différences fatales. L'idéalisation de la relation sexuelle, antagoniste symétrique du mépris dans laquelle elle est tenue lorsqu'elle est décrite en termes de « coup à tirer », a pour conséquence une essentialisation de celles et ceux qui s'y adonnent. La relation sexuelle assigne une identité irréversible à celles et ceux qui y ont sacrifié : on n'est plus le (ou la) même après qu'avant. Pour l'homme-moi, faire l'amour a été une expérience si précieuse qu'il n'arrive pas à croire que c'est une action assez courante, inscrite dans des relations soit éphémères soit durables. Des tréfonds de son enfance et de son éducation, de la distinction entre les puceaux, les vierges, et celles et ceux qui ne le sont plus, il a puisé l'idée que l'expérience sexuelle était une authentique conversion. Il se rappelle que, adolescent puceau ou jeune homme à peine déniaisé, il lisait les annonces mortuaires et décrétait qu'il avait manqué aux femmes qui mouraient célibataires ou religieuses l'expérience humaine fondamentale dont lui-même se languissait (le lexique patriarcal donnait du « Mademoiselle » aux femmes non mariées, et permettait de divaguer sur leur éventuelle abstinence sexuelle).

Cette manie n'est pas anodine. Il est enclin à considérer que quelqu'un (et tout particulièrement une femme) qui fait l'amour engage son identité de manière cruciale. Tel a été son cas à lui, et l'extrapolation ne l'effraie guère : donc la femme-toi a été marquée par l'épisode singulier avec l'homme-lui — même si elle affirme qu'il ne la concerne plus.

Tu me racontes d'autres choses, que tu estimes plus sensibles, plus problématiques, et aussi plus douloureuses. Mais mon obsession s'est fixée sur cette scène et je me lamente grotesquement sur ses effets irrémédiables sur toi. Imperturbablement consterné, je continue à nier le temps, à croire que ce que tu as fait une fois, c'est ce que tu es.

Philosophiquement, l'homme-moi ne croit qu'au devenir et à l'histoire, il affiche sa méfiance à l'égard du verbe être et fait de longs discours sur le caractère trompeur de la « copule ». Mais il a suffi d'une copulation entre deux êtres inconnus pour qu'il régresse vers des modalités de pensée qui assignent autrui à une seule action de sa vie. A son grand effroi, l'homme-moi découvre qu'il considère le temps comme un espace, un milieu d'où rien ne disparaît, où tout ce qui a existé continue à être là, ne peut être résorbé, regretté, et enfin oublié. L'épistémologie savante est aisément battue en brèche par la panique.

Et l'essentialisation est sélective, car il se surprend à endosser les stéréotypes les plus iniques : ce qu'une femme a fait une fois la catégorise indélébilement, tandis que ce qu'un homme — lui du moins — peut commettre, c'est une peccadille qui ne l'assigne pas à un « être ». Il s'estime différent de ce qu'il a été, il ne veut pas endosser toutes les bêtises qu'il a faites dans sa jeunesse (sans doute regrette-t-il de n'en avoir pas fait assez...). Il a apprivoisé ses histoires d'amour juvéniles (d'ailleurs rares et peu originales, dénuées de la prodigieuse exceptionnalité de celle qui lui a été racontée) ; même amères, elles ont perdu peu à peu leur caractère traumatisant.

Assurément, je ne supporterais guère qu'une telle cristallisation de mon identité s'accroche à une péripétie fantomatique de mon existence. Mais j'ai figé en toi ce que j'abhorre ; je le rends fatal. Impossible d'y reconnaître ce qu'une amie d'autrefois

appelait joliment et en se moquant d'elle-même ses « erreurs de nuit » : une femme ne saurait en commettre, tout ce qu'elle fait est tellement important que cela sera pour toujours retenu contre elle. Mais alors, si c'est aux hommes imparfaits à faire des bourdes, avec qui diable pourraient-ils les faire ?

Comme l'homme-moi est traumatisé par l'histoire que la femme-toi lui a racontée, il en déduit que cette histoire a été suprêmement déterminante et significative pour elle aussi, et que ni elle ni lui ne peuvent en faire le deuil. Son délire ontologique veut la forcer à se sentir coupable de ce qu'elle a fait, il y a si longtemps. Le fantasme sentimental, puritain et punitif perdure, selon lequel faire l'amour avec quelqu'un que l'on n'aime pas, cela meurtrit et flétrit.

Visiblement, tu ne vis pas dans le même univers cognitif et affectif que moi — mais j'ai toutes les peines du monde à le reconnaître. Ce n'est qu'au terme d'un effort fragile que je peux entendre que tu réfutes cette pétrification dont tu es victime, la repousses hors de toi, me montres que mon fantasme ne te regarde que de loin.

Propriété privée

La jalousie, panique devant la liberté de l'autre, est évidemment liée au sentiment de propriété.

Certes, émerge l'impression inepte d'avoir été cocufié il y a des années de cela, alors que je n'existais pas dans ta vie. Sentiment ridicule d'appropriation rétrospective, qui permet de retrouver le lien incongru que la vie affective entretient avec la chronologie : il y a un moment où l'on aime (et alors toute la vie est, même rétrospectivement, placée sous le signe de cet amour) et un moment où, avec le temps, on n'aime plus (et alors c'est comme si on n'avait pas vraiment aimé, jamais).

L'amour comme appropriation est exigeant : pour être assuré de l'amour qu'elle lui porte, l'homme-moi veut que la femme-toi garantisse qu'aucune autre relation dans sa vie n'a égalé la leur. Exigence infantile, évidemment, et impossible à exaucer : comme les œuvres d'art, les relations amoureuses sont toujours à la fois comparées et incomparables. Et lorsque la femme-toi a narré cet événement sidérant, l'homme-moi s'est vu pour toujours dépossédé de l'amour de sa compagne. S'il s'obstine, s'il veut à ce point que l'autre soit à lui, c'est qu'il ne s'appartient pas ; le sentiment de ses propriétés (spécificités) est conforté, voire créé par l'illusion qu'autrui peut être sa propriété (possession).

Ce qui s'exprime à l'occasion de cette narration, c'est l'angoisse du propriétaire dont le bien se met à parler pour dire qu'il n'a pas été toujours à lui, et pour proclamer que lui-même, bien, a été propriétaire et propriété d'un autre bien qui a pris la forme d'un autrui absolument anonyme, prestataire supposé indifférent de services sexuels.

La scène que tu m'as racontée est intolérable pour les propriétaires : tu as pris un des leurs ; en t'imposant à lui, tu l'as empêché de te prendre : le don que tu lui as fait de ton corps s'est opéré sans qu'il ait à effectuer un geste d'appropriation.

L'ombre de l'ombre de ton chien

Cette femme-toi a-t-elle dominé l'homme-lui ou s'y est-elle soumise ? Mais s'agit-il d'une alternative ? En l'absence de toute possibilité de conclure, l'homme-moi ergote inlassablement. Quand même, remâche-t-il, cette conduite n'est pas vraiment concevable comme un acte d'émancipation — c'était peut-

être son idée au moment où la femme-toi l'a fait, mais il semble qu'elle-même ne l'interprète plus ainsi. Quand même, rumine-t-il avec persévérance, c'est de l'aliénation pure et simple ; pas trace dans cet épisode d'une réconciliation entre son corps et son désir, entre son sexe et ses affects. Elle n'a fait que reconduire une séparation qui, apanage masculin, n'est guère propice à un épanouissement.

L'épisode peut évidemment faire l'objet d'une critique inflexible. Il dénote chez toi une volonté de contrôle et de manipulation d'autrui, que je réprouve chez les hommes comme chez les femmes (même si chez ces dernières et dans mon code, cette volonté apparaît comme une générosité aberrante, de la part d'une souveraine qui juge soudain nécessaire de s'abaisser au niveau de ses plus humbles sujets). Il est l'indice d'une certaine haine de soi ; certes, on peut se faire du bien en baisant avec un(e) inconnu(e) ; mais c'est aussi risqué : tu as mentionné l'inconscience de cet homme-lui, dans ce pays qui surveillait étroitement ses propres citoyens ; mais as-tu pensé au risque que tu courais : se livrer à un inconnu, dans une immense ville anonyme, et étant donné la violence masculine toujours envisageable à l'égard des femmes, cela confine au symptôme autodestructeur.

Mais surtout, traquer l'aliénation d'autrui, c'est laisser libre cours à ses fantasmes, à ses régressions, à son envie de nuire.

Et je ne me suis pas privé. Bien sûr, il y a l'envie crasse : ma vie de plouc ayant été campagnarde et placide, ce qu'a fait l'autre, n'importe quel autre, est plus vivant, plus intéressant, plus audacieux, que tout ce qui m'est arrivé. Alors je le clame : j'aurais aimé que cette histoire m'arrive. Je ne peux plus marcher dans une grande ville sans imaginer qu'une jeune femme inconnue pourrait m'accoster (mais tout de suite, mon fantasme dérape : je suis si peu perspicace que, si la prise de contact devait se passer sans un mot, je sais déjà que je ne verrai pas son désir dans son regard...).

Cocasse, cette asymétrie pour une fois au désavantage des mecs. Supposons un homme-moi pareil à l'homme-lui. Dans ses pérégrinations urbaines, il dévisage baudelairiennement les passantes, et se demande s'il pourrait servir de proie éventuelle à l'une, qui du coup deviendrait la sienne. Ironie du sort machiste : c'est foncièrement irréalisable. Pour l'homme-lui-moi, reproduire l'épisode qui lui a été raconté devrait le conduire à être en état de vacance, d'inaction, à espérer sans même le rendre visible que ce soit la femme fantasmagorique qui lui fasse signe de le suivre ; il doit tout miser sur la hardiesse d'autrui. Dans le répertoire lexical (et sans doute comportemental) à disposition, l'homme prend, et ne peut pas se donner, il ne peut pas faire l'expérience d'être sexuellement disponible ; il ne peut pas s'offrir à une femme inconnue dans la rue (s'il le fait, c'est forcément de la drague insultante et maladroite).

Cela m'arrange prodigieusement, puisque je suis un dragueur incompetent. Mais la frustration redouble : pour que m'arrive ce qui m'a été raconté, ne rien faire, c'est continuer à me comporter comme je l'ai toujours fait, et donc m'attendre à ce que, comme cela a été le cas jusqu'ici, rien ne se passe en fait de rencontre fulgurante et fortuite.

Alors la scène impossible se pare des attraits repoussants de la loterie : un homme gagne, seul et contingent bénéficiaire parmi des millions d'autres. L'ironie que l'homme-moi doit affronter, c'est qu'il connaît et aime la récompense, bien mieux que le vainqueur d'autrefois, mais qu'il ne l'a pas gagnée au jeu : le bonheur est à l'opposé de la chance.

Le fantasme se compose aussi avec la résignation : je suis vieillissant, de moins en moins désirable pour une femme délurée. Et je crains fort que, si elle devait se produire, la situation qui m'excite en esprit me laisserait démun et bien flasque. Mon puritanisme

chevillé au corps aurait pour conséquence que je ne céderais pas, bien que consentant, et bien que je désire considérer le cadeau d'une femme désirante et désirable comme une grâce absolue.

D'un délire à l'autre, interminablement. Le mâle s'accule lui-même, s'accuse de n'être qu'un homme, et pas un mâle. Il s'interpelle lui-même, péremptoire et hésitant : « Ce que les hommes peuvent faire sans porter atteinte à l'imagerie de leur supériorité, de quel droit les femmes ne pourraient-elles le faire ? quelle image protèges-tu ainsi : celle des hommes, pitoyables ? ou celle de femmes idéalisées, semblables à la caricature d'une femme-mère éthérée, insensible aux émotions sensuelles ? Idiot, pourquoi as-tu complaisamment rapporté le bon mot qu'un ami t'a raconté, en l'attribuant à Lacan : 'un homme est prêt à tout pour faire l'amour, même à aimer, tandis qu'une femme est prête à tout pour aimer (ou a-t-il dit : pour être aimée ?), même à faire l'amour'. Dans cet essentialisme haineux à l'égard des femmes comme des hommes, ne vois-tu pas que s'exprime l'angoisse que ta compagne se soit mise à aimer passionnément celui qu'elle avait prélevé pour apaiser son désir ou son fantasme » ?

Et je patauge, interminablement : je tente à tout prix de l'excuser, de lui trouver des justifications, mais me retrouve à l'accuser — travers permanent de la rancœur. Dire d'elle qu'elle n'est pas pire que les autres, qu'elle aussi est marquée par l'imperfection, c'est reprendre à l'envers l'idéalisation, alors que je voudrais tellement la sauver de la turpitude — où je la maintiens.

Alors, dans cette scène, la femme-toi a-t-elle rompu triomphalement avec la monopolisation de la pulsion sexuelle par les hommes ? A-t-elle, au contraire, et plutôt que de prendre aux hommes ce qu'ils interdisent aux femmes, encore confirmé l'inéluctabilité de leur domination sur elles ? Dans les moments où cette histoire l'a le plus tourmenté, cet homme-moi a pensé que leur malheur, c'était que leur liberté d'interprétation à tous deux s'était transformée en servitude réciproque.

Coda

Englué dans cette mélasse de moralisme, de mauvaise foi, de sincérité et de bonne volonté, l'homme-moi s'est rappelé la « vie endommagée » évoquée par Adorno selon qui : « Il n'y a pas de vraie vie dans la fausse vie ». Mais peut-être la fausseté qui se sédimente dans les fantasmes et les fictions se mettra-t-elle au service des vérités.

Ce « je » a mariné dans un traumatisme de mâle et a voulu élaborer cette expérience ; il a tenté de montrer l'ancrage privé, et les généralisations possibles de cette expérience masculine. J'ai choisi un mode d'écriture qui suggère qu'aucun point de Sirius (d'ailleurs, qui est cet homme ?) n'est constituable pour penser une telle expérience réelle-fantasmagique. L'expérience est déjà de la pensée, la pensée est un matériau ou une modalité de l'expérience, le fantasme est une abstraction presque au même titre que l'analyse — en tout cas celle-ci, sur de tels sujets, ne se déprend que difficilement des épreuves et des délires dans lesquels elle s'ancre, et qu'elle prend comme ressources autant que comme objets.

Le mâle s'est dit : « J'ai scruté obsessionnellement en toi la femelle et la madone, que tu es sans n'être que cela, pour 'conserver-supprimer' ma masculinité altière et défaite. » Il lui reste à continuer à devenir un homme.

« Dans une expérience positive de destruction (quand l'autre survit), la distinction entre les actes mentaux et ce qui se passe au-dehors dans la 'réalité' produit plus qu'une conscience cognitive, cela donne une expérience ressentie. La distinction entre mon fantasme de toi, et toi comme personne réelle, est l'essence même de la relation humaine ». (Jessica Benjamin, 1992 : 77)

Ouvrages cités :

Benjamin, Jessica (1992), *Les Liens de l'amour*, Paris, Métailié

Mathieu, Nicole-Claude (1991), *L'anatomie politique*, Paris, côté-femmes

Millett, Kate (1971), *La Politique du mâle*, Paris, Stock